

Les trois Catherine

Le culte de sainte Catherine est fort répandu en Bretagne. Encore faut-il s'entendre sur la personnalité de cette sainte, car sous ce prénom se cachent en réalité plusieurs saintes : Catherine d'Alexandrie (IV^e siècle), Catherine de Bologne (XV^e siècle), Catherine de Gênes (XV^e siècle), Catherine de Sienne (XIV^e siècle), Catherine de Suède (XIV^e siècle), sans compter les Catherine plus récentes, Catherine de Ricci (XVI^e siècle) et Catherine Labouré (XIX^e siècle).

Les plus populaires sont sans conteste Catherine d'Alexandrie et Catherine de Sienne.

Catherine d'Alexandrie a connu en Bretagne un culte considérable, au point que le *Nouveau Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon*, de René Couffon et d'Alfred Le Bars, signale soixante-dix-neuf statues la représentant, et qu'elle a été titulaire de treize églises ou chapelles, hélas détruites aujourd'hui en grande majorité¹. Sans doute cette popularité était-elle due au fait qu'elle était la patronne des savants, des théologiens, des meuniers, des charrons et des potiers. On peut ajouter qu'elle était la patronne des «catherinettes», jeunes filles qui, à vingt-cinq ans, coiffaient le bonnet de sainte Catherine avec l'espoir de trouver sans tarder l'âme sœur.

À vrai dire, le récit de la vie de Catherine d'Alexandrie relève plus de la légende que de l'histoire. Certains épisodes laissent en effet planer quelques doutes. L'enfant Jésus lui étant apparu en songe dans les bras de la Vierge Marie, elle le choisit comme fiancé (c'est le thème du mariage mystique, fréquent dans les Églises orientales). Ayant été confrontée, sur ordre de l'empereur Maximien, à cinquante philosophes, elle défendit devant eux le christianisme avec une telle intelligence qu'elle finit par les convertir ; furieux, l'empereur ordonna que fussent brûlés les philosophes stupides. Toutefois, impressionné, Maximien lui proposa le mariage : refus indigné de Catherine, qui se vit condamnée au martyre (sans doute référence à la persécution des chrétiens sous Dioclétien, entre 303 et 313) : dans ses tortures, elle vit apparaître cinquante lumières éblouissantes (les âmes des cinquante philosophes qu'elle avait

¹ COUFFON, René et LE BARS, Alfred, *Diocèse de Quimper et de Léon. Nouveau Répertoire des églises et chapelles*, Quimper, Association diocésaine, 1988, p. 444 et 454-464.

convertis). La roue de son supplice, hérissée de clous (c'est cette roue qui est représentée sur ses statues), se rompit brusquement et les clous aveuglèrent ses tortionnaires. En désespoir de cause, Maximien la fit décapiter, et son corps fut porté par des anges sur le mont Sinaï, où des moines découvrirent son corps intact plusieurs centaines d'années après la date supposée du martyre et fondèrent un monastère qui lui est dédié.

Comment la dévotion à Catherine s'est-elle répandue en Occident, et particulièrement en Bretagne ? La plupart des auteurs s'accordent à faire remonter aux Croisades le développement de ce culte. Certains pensent que la légende a été créée pour contrebalancer la réputation de la philosophe et savante païenne Hypatie, qui vivait aussi à Alexandrie et qui mourut étripée par les chrétiens vers 415... Quoi qu'il en soit, le culte de Catherine fut très vivace à la fin du Moyen Âge : chacun sait qu'elle faisait partie des voix qu'entendait Jeanne d'Arc à Domrémy.

L'historicité de Catherine de Sienne, elle, est bien établie. Elle naquit à Sienne en 1347, mourut à Rome en 1380, fut canonisée en 1461, proclamée docteur de l'Église en 1970 et copatronne de l'Europe (avec Brigitte de Suède et Thérèse de la Croix) en 1999. Elle ne savait pas écrire et ignorait le latin : elle n'aurait pas fait une bonne chartiste ! Nous ne nous étendrons pas sur sa biographie, que l'on trouvera dans toutes les *Vies des saint(e)s*, dans tous les recueils hagiographiques et dans tous les savants ouvrages particuliers qui lui ont été consacrés. Ce qui nous importe, c'est d'expliquer sa représentation si fréquente dans les églises et chapelles de Bretagne. Elle figure sur un nombre considérable de tableaux, aux côtés du fondateur de l'ordre auquel elle appartenait, saint Dominique (mort en 1221) : tous deux reçoivent le Rosaire des mains de la Vierge Marie tenant son enfant sur un bras. Cette dévotion du Rosaire devint populaire en Bretagne après qu'un dominicain breton, Alain de La Roche, s'en fut fait le propagandiste, à la fin du xv^e siècle, et que des confréries du Rosaire, multipliées après 1630, se furent donné pour tâche, non seulement de réciter le rosaire et de célébrer les fêtes de la Vierge, mais aussi d'orner l'autel de la confrérie d'un tableau peint ou de personnages en ronde bosse représentant la scène de la remise du Rosaire à saint Dominique en présence de sainte Catherine de Sienne². Cette dernière ne fait donc pas l'objet d'un culte particulier, ce qui explique qu'on ne trouve guère en Bretagne de statues la représentant seule.

Une troisième ne figure pas dans les répertoires hagiographiques que nous avons consultés, et pour cause : elle vit toujours et n'est pas encore canonisée. Nous voulons parler de Catherine de Roscoff (fig. 1).

² Un excellent exemple de représentation de donation du Rosaire est donné par le retable de la chapelle Notre-Dame à Châteaulin, analysé avec finesse dans LECLERC, Guy, «Monuments et objets d'art. Châteaulin. Chapelle Notre-Dame. Le retable du Rosaire», *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, t. CXXII, 1993, p. 186-190. Le tableau est l'œuvre du peintre guingampais François Valentin (1776).



Figure 1 – Sainte Catherine de Roscoff, bois polychrome et doré, statue provenant d’une chapelle de la Cornouaille intérieure.

Faute de documents écrits, nous avons dû nous en référer à la tradition orale, tradition que nous avons soumise à la plus rigoureuse critique, sachant combien les légendes, les fables, les mythes se glissent insidieusement dans les récits, même dans ceux des auteurs qui, sans s'en rendre compte et en toute bonne foi, se laissent aller à des dérives qui sont un déni à la vérité historique.

Il apparaît donc que Catherine de Roscoff serait née en plein milieu du ^{xx}e siècle, dans la cité normande d'Alençon, mais d'une famille qui talabardait³ dans le petit port breton de Roscoff, proche de Saint-Pol-de-Léon. Ces honorables citoyens hébergeaient dans leur hostellerie des pèlerins qui venaient, à pied, à cheval, en voiture, et même en bateau, honorer Notre-Dame de Kroaz-Batz et en profitaient, en outre, pour faire bombance dans la talabarderie et pour faire trempette dans les eaux de la Manche, si propices aux bienfaits thalassothérapeutiques.

La jeune Catherine commença sa vie adulte dans une école où l'on pratiquait la plus grande rigueur intellectuelle, l'École des chartes, à Paris, où elle reçut des connaissances qui ne portent pas vraiment à la gaudriole : la paléographie, la diplomatique, la bibliographie, la philologie romane, l'archivistique, etc. Ces études étaient couronnées par la soutenance d'une thèse : celle de Catherine porta sur l'abbaye normande de Silly-en-Gouffern, ce qui est déjà un signe de sainteté, bien qu'elle ne fit pas preuve d'une piété débridée. Les voies de Dieu sont impénétrables.

Sans entrer dans le détail d'une vie que les hagiographes développeront à loisir, il faut souligner que Catherine de Roscoff fut nommée successivement supérieure de deux institutions où elle remplit à merveille les fonctions qui lui avaient été confiées par son ordre (l'ordre des Chartistes) : à Saint-Malo d'abord, à Rennes ensuite. Régnant souverainement sur de vieilles paperasses qu'elle a soigneusement époussetées et qu'elle a même poussé le dévouement, pour certaines d'entre elles, jusqu'à les numériser, elle est en même temps devenue mère supérieure de la SHAB⁴, institution où elle a montré ses talents d'organisatrice et de propagatrice de la science

³ En breton moderne, un *talabarder* est un sonneur de bombarde. On ne voit pas comment cette famille, qui ne faisait pas de bruit, a pu porter un nom si sonore. Peut-être un ancêtre inconnu jouait-il de cet instrument du diable et disait-il avec entrain : « Talabardons, talabardons ! », mais ce n'est là que pure hypothèse. De savants linguistes rapprochent, eux, cet anthroponyme « du nom français Talabart [...] composé de *tal* «vallée» et de *berht* «brillant, illustre» » (DESHAYES, Albert, *Dictionnaire des noms de famille bretons*, Douarnenez, Le Chasse-Marée-ArMen, 1995, p. 106). Ce qui est certain, c'est que les grands-parents Talabardon tenaient à Roscoff une auberge de renom.

⁴ La Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (SHAB) a été fondée à Rennes en 1920 par une bande de joyeux drilles (Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé, Roger Grand, Henri Bourde de la Rogerie, Henri Waquet...) qui ne savaient comment tromper leur ennui et qui ont eu l'idée géniale de se retrouver une fois par an dans une ville de Bretagne, différente chaque année, afin de se distraire avec des petits camarades qui viendraient raconter des histoires plus ou moins longues et plus ou moins drôles dans ce qu'ils ont appelé un « congrès », entrecoupé de promenades et de banquets. Cette tradition facétieuse a été maintenue avec une constance exemplaire par Catherine.

historique, aidant avec efficacité divers gendelettres et autres pisse-copie à publier leur prose.

Comme beaucoup de saintes (à commencer par la Sainte Vierge, mais aussi Brigitte de Suède ou Jeanne de Chantal, pour ne citer qu'elles), Catherine de Roscoff mit au monde des enfants, deux fils auxquels elle donna des prénoms aux destins prémonitoires, ceux des deux grands patrons de la Cornouaille, Corentin et Guénolé. Répondant au dessein caché de leur mère et à l'appel de leurs saints patrons, tous deux sont partis vivre à travers le vaste monde pour y porter les lumières de la civilisation : l'un s'est installé au milieu des peuplades barbares des Angles et des Saxons, après avoir épousé une charmante Sévillane, l'autre, sur les vastes océans, est **à la barre dont** sont équipés de frères esquifs que leurs propriétaires ne savent pas manœuvrer.

Mais le chemin de la canonisation est long. La béatification a déjà donné lieu à des festivités rennaises, lorsque la municipalité de cette bourgade, reconnaissant les mérites insignes de Catherine, lui a remis une médaille, comme on en décore les serviteurs vertueux. De nombreuses homélies ont été prononcées par les édiles, et Catherine, voulant leur répondre par un prône de reconnaissance, s'est pâmée, touchée par la grâce, telle sainte Thérèse d'Avila : il ne manquait que le Bernin pour immortaliser la scène dans le marbre. Déjà, la canonisation populaire est en bonne voie, et nous avons cru reconnaître, dans une chapelle du fin fond de la Cornouaille, une statue aux traits de Catherine.

Finis coronat opus.

Chantal DANIEL
archiviste-paléographe
et Tanguy DANIEL
président honoraire de la Société archéologique du Finistère

